

Les mutations sociales, économiques et politiques qui ont touché la société algérienne pendant les années 80 ont entraîné ce pays dans une sorte de violence et de terrorisme qui a duré une décennie. A cette époque, le FLN détenait le pouvoir quant aux sièges du gouvernement et des autres institutions. Des élections législatives faites en 1991, ont favorisé l'entrée du Front islamique du salut (FIS) dans le champ politique qui a remporté des élections locales.

Ainsi, la nouvelle organisation établie glissa de manière progressive la société dans une violence meurtrière et aucune couche sociale n'est épargnée. Yasmina Khadra, l'une des figures les plus représentatives de la littérature d'urgence, pousse un cri de révolte contre la violence engendrée par le système politique que l'auteur n'hésite pas à pointer du doigt afin de nous montrer à quel point la société algérienne vit le déséquilibre social, culturel, religieux, voire même identitaire.

Aussi, le bouillonnement social puisant dans la crise du chômage, du logement, accentue les clivages entre les privilégiés et les exclus, la frustration se fait sentir particulièrement chez les couches les plus jeunes de la société. Tous ces facteurs se conjurent pour alimenter un mécontentement qui a donné naissance de ce roman, *A quoi rêvent les loups* où KHADRA explore les entrailles de la société algérienne engagée sur la voie de la modernité.

Ce roman complexe est la représentation dégradée et dégradante de la citoyenneté. Dès lors, l'urbanisation grandissante et les changements sociaux continuent à faire disparaître les valeurs du peuple algérien : une nette dégradation des rapports humains est contestable dans ce pays. Tel est le contenu d'*A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra dont le thème porte sur la tragédie algérienne des années noires. Ce roman nous a conduit à en savoir plus sur ce sujet d'actualité, une actualité brûlante et en relation avec le phénomène de l'intégrisme islamiste et l'hyper terrorisme dont les thèmes politiques sont le fond des trames narratives de cette production.

A priori, le mouvement installé tend à édifier un régime islamique remanié selon les propres intérêts du gouvernement. C'est ainsi que les valeurs qui se fondent sur le monopole de la vie des concitoyens trouvent dans la violence physique et symbolique un moyen pour leur diffusion. *A quoi rêvent les loups* s'inscrit dans le sillage du roman contesté, car il défie les conventions romanesques et valorise le dérisoire, le périphérique, ce qui se passe « autour », et non uniquement ce qui se passe « dans » l'histoire. Cependant, lors de notre analyse, nous avons remarqué l'absence d'un récit, construit, cohérent, « progressif » au sens classique du terme. Les situations narratives sont détournées, mise en abyme allant à l'encontre d'une conception linéaire de la littérature.

De plus, le roman foisonne en indices référentiels qui sont en relation avec l'époque dans laquelle ils étaient produits. Ces indices temporels, noms de lieux et de personnes connues pour le lecteur sont des éléments importants qui confèrent à sa production une fiabilité. Une fiabilité, qui en plus, permet au lecteur de se reconnaître dans une réalité qui lui est propre et que lui propose la fiction ; elle attribue à ses productions une fonction historique surtout que ses fictions ont pour espace un contexte politique où les concepts relatifs à l'intégrisme islamiste sont élucidés.

Et pour couronner le tout, le registre familial et argotique sont très répandus dans ce récit. Donc qu'en est-il de la narration et du fil conducteur quant à la trame narrative ? Dans quelles situations d'énonciation intervient le registre familial ? L'usage de ce registre reflète-t-il l'idéologie de l'auteur ?

Quel discours l'auteur tente de dévoiler à travers le registre familial dont les personnages de l'histoire font recours ? Ces derniers à travers l'emploi des expressions familières, cherchent-ils à

acquérir une autre identité en apportant des changements à la réalité algérienne meurtrie par le terrorisme ?

L'approche qui nous semble la plus appropriée pour interroger ce roman, est l'analyse du discours sémiotique du moment que lorsque le locuteur énonce un discours, il y laisse des traces et des signes qui révèlent son état d'âme psychique et émotionnel. Le locuteur se dévoile au fur et à mesure que le langage se déroule, et le « je » se laisse appréhender grâce aux éléments énonciatifs laissés à travers les mots et les symboles qui constituent l'univers qui l'entoure. C'est ce que l'on appelle « la subjectivité dans le langage » (Benveniste. *Problèmes de linguistique générale*, Vol. 1 et 2, 1966 et 1974 Gallimard). Cette dernière est donc la présence du sujet dans son discours. Cette présence est beaucoup plus visible à travers les éléments implicites qui révèlent les positions du « je » et les représentations sur le monde qui l'entourent et dans lequel il se trouve.

A quoi rêvent les loups de Yasmina Khadra porte sur le thème de la tragédie algérienne des années noires où la violence a pour origine la déception de la population représentée dans le roman par le personnage de *Nafa Walid* qui est devenu terroriste par amertume, tensions sociales et politiques qui pesaient sur son destin, et par excès d'humiliation. Ce jeune Algérois d'origine très modeste, rêve depuis son enfance d'une très improbable carrière d'acteur international. En attendant que gloire arrive, il devient chauffeur de l'une des plus prestigieuses familles d'Alger. Il découvre du même coup l'univers totalement corrompu de la nomenklatura algérienne.

Ces gens riches menant une vie aisée, les lois communes ne s'appliquent pas chez eux. Il a connu toutes les bassesses auxquelles peuvent se livrer les jeunes et moins jeunes de son pays quand ils ont de l'argent et des relations. Dégoûté, ce jeune homme finit par abandonner ce métier et se met à fréquenter des milieux plus intégristes. *Nafa* va en faire la très cruelle expérience. Une nuit, on lui donne l'ordre de faire disparaître le cadavre d'une adolescente morte d'une overdose dans le lit du jeune fils pour qui travaillait *Nafa Walid*. S'il refuse, c'est lui qui sera accusé de meurtre et il sera condamné car jamais la police ni la justice n'oseront s'attaquer à une famille aussi influente.

Terrorisé, *Nafa* obéit, mais cette nuit d'horreur le fait tomber dans un mécanisme qui va le broyer et le conduire, quelques années de cauchemar plus tard, à égorger un bébé. Parce que des hommes totalement corrompus l'ont humilié et lui ont fait perdre le respect de lui-même. Parce que les Islamistes qui recrutaient à tour de bras dans cet énorme réservoir de jeunes gens vulnérables ont su l'accueillir et ont réussi à lui donner le sentiment que sa vie pouvait avoir un sens. Parce que les fanatiques musulmans qui prêchaient la guerre civile contre le pouvoir ont su jouer sur tous les ressorts de sa virilité et l'ont convaincu de céder à la tentation de la violence.

Parce que la confusion mentale dans laquelle il était plongé l'a conduit à s'opposer à ses parents, à sa famille, à ses amis et à perdre tous ses repères. Parce que la guerre civile qui a opposé les militaires algériens et les bandes armées islamistes a été d'une violence et d'une sauvagerie incroyables, l'abominable est devenu concevable et il l'a commis. Il a bel et bien tué un bébé.

Ceci dit, Cette production littéraire ancre la thématique de Yasmina Khadra au cœur de problèmes politiques d'actualité, dévoile la réalité intrinsèque aux mouvements intégristes que le lecteur est amené à déceler à travers les trames narratives plantées au sein des troubles algériens. Une réalité qui présente les mouvements intégristes, qui se réclament de la religion musulmane, comme des faux dévots et que, la religion dont ils se réclament n'est qu'un prétexte qui leur permettait de voiler leurs véritables aspirations politiques à savoir la création d'un nouvel ordre, l'installation d'un nouveau système et d'une nouvelle idéologie en les attribuant à la religion islamique via un endoctrinement massif où la mosquée est le lieu de cet endoctrinement car c'est l'endroit où sont diffusées leurs idéologies. L'expression vulgaire, comme le comportement

vulgaire ne sont pas tolérés dans ce lieu saint, mais en dehors de la mosquée, les mauvaises paroles, les mauvais gestes, l'oppression, la terreur, la violence deviennent des moyens légitimes et s'avèrent naturels selon eux pour conférer une profonde assise à leur conduite malsaine.

Ce roman se présente comme l'aventure d'une écriture qui voudrait se libérer des limites traditionnelles de son énonciation. Le malaise social est ressenti par les personnages. Encore, faudrait-il ajouter que la littérature intimement liée à l'Histoire est une manifestation et pratique incessante, car celle-ci fait et refait incessamment son propre texte. Notre souci est de montrer aussi que l'œuvre littéraire ne peut être analysée de manière intrinsèque, car étant liée à l'Histoire, elle en est le produit, celle des classes sociales et de leurs affrontements. Elle est aussi le produit de l'idéologie et des institutions. Ainsi, en déconstruisant le roman, Khadra reconstruit une autre forme de fiction, basée sur une ambiguïté, celle qui est provoquée par la confusion généralisée des frontières entre les faits rapportés extra-littéraires et les faits fictionnels. .

1. L'idéologie terroriste :

Le récit *d'À quoi rêvent les loups*, s'introduit dans un espace fictionnel clos représenté par un immeuble où les terroristes sont les héros directs de la narration. De plus, ces terroristes sont armés et constituent eux-mêmes une armée actionnée par une idéologie relevant de l'intégrisme islamiste. Le personnage central de l'histoire et ses compagnons terroristes ont péri dans un appartement de l'immeuble lors d'un accrochage avec les forces de l'ordre. Tout à coup, nous assistons à une sorte de délocalisation narrative, puisque le récit s'arrête, pour prendre un autre tournant et nous introduit dans un autre espace beaucoup plus paisible, où *Walid Nafa* allait vers les différentes agences afin de trouver un métier de chauffeur de taxi. Ce roman empêche l'adhésion et repose sur une nouvelle mystification. Il est considéré comme une scène théâtrale où la mise en scène est orchestrée par le fait littéraire, par l'intrusion de ses propres personnages, par celle d'autres romans, ou par une réécriture de personnages en quête d'histoire.

2. La violence verbale :

Le récit, à peine qu'il commence, nous informe que deux personnages recherchés par la police se trouvent enfermés dans un appartement. *Abou Tourab* et un autre personnage dont on saura plus tard qu'il s'agit de *Nafa Walid*, le personnage clé de la diégèse. Ces deux protagonistes veulent se libérer de l'espace clos dans lequel ils se trouvaient. Cet espace, rendu asphyxiant les retint et les empêche de sortir pour réaliser leur rêve majeur, celui de libérer la population algérienne du pouvoir politique, du conflit communautaire qui coince la société algérienne entre fatalité et libération, entre tradition et modernité. La fin du récit est connue dès le début de l'histoire, le soupçon est semé quant à la mort certaine de Walid et ses compagnons. Les propos suivants témoignent de ce moment douloureux et de cette fin dramatique. De plus, nous remarquons le comportement absurde *d'Abou Tourab* qui définit le bruit des sirènes et des armes comme étant une ultime Symphonie faisant recours au langage familial voire même argotique.

3. Le registre familial :

Abou Tourab Il savait déjà qu'il allait mourir mais il conçoit la mort comme une banalité et commence à dire des injures sous un ton anecdotique. Il y va au-delà des expressions familières en disant :

« - *L'ultime symphonie*....Si on m'avait payé toute les fortunes de la terre, je n'aurais pas trouvé un titre pareil à tête reposée. [...]. Il rit, se tait pendant deux minutes puis la main étreignant son arme, il récite :

« - De mes torts, je n'ai pas de regrets. L'Histoire n'aura que l'âge de mes souvenirs, et l'Eternité la fausseté de mon sommeil »....Purée ! Il en avait là-dedans, Sid Ali, c'était un vrai

poète...C'est pas croyable comme les gens sont imprévisibles. Je le prenais pour un attardé, une espèce de chiffé molle, et, au moment de vérité, il te sort dont ne sait où un courage à te couper en deux. Tu te rappelles ?Il n'a même pas frêmi lorsque je lui ai enfoncé mon flingue dans la tempe. Vas- y qu'il a dit, *j'suis prêt*. Sa tête a pété comme un énorme furoncle. Et ça n'a pas entamé d'un millimètre son putain de sourire. » p. 15

Abou Tourab qui était sur le point de mourir, n'a ressenti aucun regret vis-à-vis de la personne qui l'avait tuée parce que *Sid Ali* était un poète considéré par la société, il faisait des louanges à l'FLN, donc, il devrait mourir, tout comme *Abou Tourab* qui se trouvait marginalisé. Ce personnage dévoile une pensée fondée sur la négation de la liberté individuelle et qui tend à incorporer l'individu au sein de la communauté en le privant de manifester son individualité.

Les propos tenus d'*Abou tourab* demeurent essentiellement non standard, il use d'un français non littéraire, à travers lequel s'exprime une conscience esthétique qui se cherche, qui essaye et expérimente de nouvelles formes de rapports au réel, de retranscription du réel dénués de tout impératif d'objectivité et de réalisme. De plus, l'emploi des expressions et mots familiers voire même argotiques comme « flingue, pété, une espèce de chiffé molle », nous transporte au cœur même de la violence, à la rencontre d'une Algérie malade, déchirée et ce, à travers l'histoire Walid, ce personnage qui verra sa vie basculer dans un monde d'où il ne reviendra jamais.

Ceci nous amène à dire qu'à travers ce que ce roman, le plus violent, consacrée à la réalité algérienne, Yasmina Khadra, nous a livré une sorte de photographie froide du personnage d'*Abou Tourab*, faisant recours au registre familial qui nécessite pas un travail de construction et d'organisation et de choix de mots qui répondent au texte littéraire normé. Nous avons essayé de mettre en lumière à travers ces expressions, un certain nombre de structures significatives qui permettent d'éclairer la relation que peut entretenir l'écriture en français avec les structures sociales et politiques en explorant les entrailles d'une société à la dérive. Aux yeux d'*Abou Tourab*, "bonne parole" et "mauvaise parole" ne constituent pas deux ensembles disjoints. En outre la non-parole, et certains non-dits, fonctionnent comme des bonnes paroles pour lui. Certains propos qui normalement devraient être approuvateurs et signes d'acquiescement, sont au contraire très réprobateurs et accusateurs surtout lorsqu'il dit : « Manquait plus que ça. Les Taghout vont penser que je suis un trouillard. Qu'est-ce qu'ils foutent, mes anges gardiens ? Ça leur suffit pas que je crève ? » p. 17

Lui, qui croit aux anges gardiens qui, normalement, devraient le protéger en cas de besoin, puisqu'il est pieux, n'ont rien fait pour le sauver, et les gens à qui il a fait du mal, est en train de les qualifier de *Taghout*, qui signifie en arabe les tyrans, oubliant ainsi que lui-même exerce de la tyrannie.

En outre, des ruptures narratives s'opèrent dans le récit d'*À quoi rêvent les loups* afin de nous conduire dans un autre espace et un autre temps où la situation de communication change. *Nafa Walid* a trouvé du travail et sa vie entière a basculé. Il n'avait pas à refuser, il devait gagner de l'argent coûte que coûte, ne serait-ce que pour aider sa famille, mais au fond de lui, il n'a jamais renoncé à son rêve le plus fou, celui de devenir une star et une vedette dans le monde du cinéma. Dans un extrait, il rappelle les propos de son ami *Dahmane* :

« Notre agence vous offre peut être la chance de votre vie. Vous serez bien rémunéré et vous aurez l'occasion de vous faire valoir auprès de personnes susceptibles d'avoir des entrées dans le monde du spectacle. Au moment où la voiture démarra, j'eus l'impression que ma vie changeait de cap. [] Je passais le plus clair de mon temps à m'imaginer cassant la baraque, signant les autographes à chaque coin de rue, roulant en décapotable, le sourire plus vaste que l'horizon, les yeux aussi grands que ma soif de succès. » pp.22-23

Ce personnage de Walid quitte la casbah pour tomber entre les mains des terroristes, qui ont tout fait pour écarter Walid de toute attache filiale et lui offrir ainsi la liberté nécessaire pour investir des espaces qui peuvent lui garantir son émancipation sociale. Il a beau chercher des métiers qui répondent à son profil d'artiste, en vain. C'est la raison pour laquelle, il s'est acharné contre cette société, suit la voie dans laquelle s'est engagé son ami *Dahmane* qui, lors d'une discussion, il lui avait dit :

« - Je me dis que notre société est incompatible avec l'art. En tout cas, c'est le sentiment que j'ai quand je joue. Les gens te regardent d'un air détaché. Tu es là pour les divertir pas plus. Et moi, je m'imagine saisissant ma mandoline pour l'écraser sur un crâne, n'importe lequel, taper dans le tas puisqu'ils se valent tous. Tu te rends compte ? Un artiste rabaissé au rang de bouffon que l'on renie dès la fin du spectacle ». p 69

Des propos islamistes sont élucidés. Différentes facettes de l'intégrisme se dévoilent aussi que les concepts qui entourent cette notion et ce mouvement qui par un habillage du religieux aspire à des fins politiques. Ces propos témoignent de l'indifférence des gens envers la musique qui la considère comme une dépravation, elle divertit la foule sans pour autant mériter sa considération.

Voilà ce que représente l'art dans cette société. *Dahmane*, par l'emploi du mot familial « *bouffon* », accuse la société algérienne qui ridiculise l'artiste et le place dans la rangée de pantins. Néanmoins, nous allons voir dans un autre témoignage de ce personnage, que le manque de considération de l'art ne revient pas aux gens, mais aux tenants de la société qui impose un système politique qui ne va pas avec la vocation de l'art.

«- Il n'est pire ennemie du talent que l'indifférence. Le Fis a beau déclarer les soirées musicales interdites au même titre que le tapage nocturne, je suis sûr qu'il me laissera chanter les louanges du Prophète dans le respect et la béatitude. Ce que j'attends, c'est le changement, la preuve que les choses s'époussettent, avancent. Dans quel sens, je me contre fiche. Mais pas le marasme. Pitié ! Pas le marasme. Je ne supporte plus. Alors, vive le Fis *kho*¹. Je me laisserais volontiers pousser la barbe, quitte à m'enchevêtrer dedans, et j'écouterai les prêches fastidieux à longueur des journées, parce qu'au moins, à la mosquée, j'ai l'impression que l'on s'adresse à moi, que l'on se préoccupe de mon avenir, que j'existe. » pp. 70-71

Nous remarquons dans cet extrait que le champ lexical utilisé par cet intégriste traduit bien l'usage que l'on fait de la religion pour acquérir une légitimité par le biais de la violence. La seule évocation du mot « *mosquée* », conférait aux actes des terroristes un statut de guerre sainte, et c'est ainsi que les homicides, les attentats sont élevés au statut de sacrifices pour Dieu. Ce personnage devient le porte-parole d'une société soumise au régime installé par l'Etat. *Dahmane* va opter pour un changement d'identité en portant des noms de dénonciation et de révolte, le but est aussi arriver à instaurer un discours de changement qui semble donner sens au roman, plus particulièrement, un sens de vie du peuple algérien.

Les mots employés acquièrent un statut qui dépasse celui qui leur est assigné par la narration, entraînent une mystification esthétique. *Dahmane* est conscient que le fait d'aller vers la voie des intégristes islamiques n'est pas la bonne, mais, il s'en fiche pas mal, l'essentiel, c'est que le changement allait se faire, il s'agit d'avoir une place dans ce milieu intégriste pour qu'il se fasse respecter par tout le monde. Il est convaincu que seule la mosquée lui garantit le respect de tout le monde.

Ses passages expriment, en détails le côté ironique des islamistes quant à la conception de la religion. Ces paroles anecdotiques sont à l'encontre de la religion musulmane, puisque le prophète Mohamed lui-même portait la barbe, signe de pureté et de sainteté.

Walid, à son tour, va être influencé par la conduite intégriste après s'être opposé à ses parents, à ses amis.

Son comportement avait carrément changé. Il a suivi les changements qu'avaient connus le monde avec la montée de l'intégrisme islamiste et sa facette violente qui avait entraîné le monde dans une boue d'interrogations sur la nature de ce phénomène politique et social de la part de Walid et ses amis qui font la confusion entre la religion musulmane et les actes terroristes. En choisissant cette nouvelle voie, Walid et ses amis, insatisfaits de leur situation première, se trouvent dans l'obligation d'aller se réfugier dans une autre sphère afin de se faire une nouvelle identité.

4. La quête identitaire :

Walid s'est approché de la mosquée, lieu de culte fréquenté par les Saints, puis, petit à petit, il commençait à assister aux réunions organisées par les groupes islamistes, l'encourageant à s'affirmer sur tous les plans : politique, social et religieux.

Sur le plan social, on lui a donné du travail, il a pu ramasser de l'argent, et la situation matérielle de sa famille commence à s'améliorer. Il a même réussi à marier sa sœur dont aucun prétendant ne s'est présenté à cause de leur pauvreté. L'inconvénient, c'est qu'il était tout le temps absent, il se rendait même au Maquis, mais, en réalité, il n'était jamais satisfait de cette nouvelle situation, de ce nouveau mode de vie. De temps à autre, il rentre à Alger voir son père et sa mère, mais son père le traite d'assassin. Il a beau chercher à le convaincre que le mouvement islamiste allait lui offrir une vie meilleure, lui avoue qu'il n'a pas trouvé le courage de s'afficher en société, trop de piston et de corruption pour pouvoir trouver du travail, donc beaucoup de choses le séparent de la vie qu'il voudrait avoir.

Le maquis, c'est son histoire, sa destinée, c'est dans ce lieu qu'il a acquis sa vraie identité et joue pleinement son rôle de porteur de Salut, luttant contre les dirigeants du système et contre les gens qui ne croient pas en FIS. Lors des réunions qui se tenaient dans des lieux saints, l'Imam exhorte le groupe d'intégristes à obéir à leurs émirs qui ont le pouvoir sur eux. Il ne cesse de leur dire : « celui qui doute de notre parole doute de celle de Dieu. Celui-là verra les laves incandescentes de l'enfer transformer ses cris en torches inextinguibles [...] Un *mou-djahid* doit rester vigilant. Ne douter jamais, jamais, jamais de votre émir c'est Dieu qui parle par sa bouche. » p. 270

Les propos employés révèlent l'importance accordée par les intégristes à la mosquée et aux imams puisque c'est au sein de cette institution où l'endoctrinement se fait par le biais des imams et grâce aux fatwas en faveur de ces derniers. L'imam au sein d'*À quoi rêvent les loups*, explique à l'assistance que la violence physique dont les homicides, les attentats, la torture en sont les formes les plus visibles. Cette violence devient alors, un moyen légitime pour les intégristes qui veulent créer une assise à leur idéologie obscurantiste. Cette vision idéologique tend à créer un nouveau monde fondé sur un Islam fictionnel où les gens qui ne s'y soumettent pas sont la proie de cette violence du moment qu'ils sont considérés comme des *Kuffar*², c'est-à-dire, ceux qui ne croient pas en Dieu.

La violence, alors favorise la création d'un espace apocalyptique et la terreur participe à son tour à l'installation d'un espace d'insécurité et contribue à déshumaniser l'individu par une soumission totale que lui imposent ces instances car par une nouvelle culture qu'ils instaurent, où la violence trouve ses lettres de noblesse, une nouvelle conception du corps émerge. Le corps, alors, n'a aucune valeur, il devient objet de mutilations, de torture et de violence.

De plus, ce fanatisme religieux impose des règles qui déterminent la conduite des individus, leur rappelant les traditions et les coutumes à respecter. Dans une étude sur la société algérienne, Pierre Bourdieu écrit :

« La tradition est communiquée par les anciens et, essentiellement, sous la forme de traditions orales, conte, légende, poèmes, chansons, à travers lesquels se transmet ce réseau serré de valeurs qui enserment l'individu et inspire ses actes. Ces enseignements semblent viser une double fin : livrer d'une part le savoir des anciens, et d'autre part l'image idéale de soi que forme le groupe ». (Bourdieu, 1970 : 83)

5. Le corps dévalorisé :

Les valeurs emprisonnent l'émancipation féminine. *A quoi rêvent les loups* s'inscrit au sein des troubles algériens à travers la description des différents massacres commis par les intégristes. Ces derniers dévalorisent le corps humain. Nous avons pris une des scènes où *Salah* l'Indochine assassine le vieux qui les a hébergés et leur a offert le couscous, le plat privilégié des algériens. Le vieux fut vite récompensé, mais par un geste le plus cruel à travers lequel se dévoile cette dévalorisation du corps par les intégristes. Le passage suivant en témoigne :

« La vieille apporta une grande terrine débordante de couscous fumant. Ils dinèrent, se désaltèrent, se reposèrent... »

- Bon décida Sahah, c'est l'heure de fiche le camp. []. Salah s'empara de son couteau et lui porta un coup fulgurant dans le rein, puis un deuxième dans le ventre. Surpris le vieillard écarquilla les yeux et tomba à genoux.

-Pourquoi mon fils ?

-Hé, c'que tu veux, haje ? Les voies du seigneur sont impénétrables.

Joignant le geste à la parole, il le teint par la peau du crâne, lui renverse la tête en arrière et lui trancha la gorge si profonde que la lame brisa les vertèbres cervicales. Une puissante giclée de sangle gifla. » pp.154-253

En faisant recours à ce geste, le narrateur nous présente une nouvelle conception du corps qui piégé, devient lui-même un outil de violence et ceci au sein d'*A quoi rêvent les loups*. Le corps, ici, perd sa valeur et se déshumanise pour le bien du groupe intégriste. En plus du discours des instances intégristes qui tendent au monopole de la vie collective et génèrent une violence au niveau de la parole et celle du corps, il véhicule un autre discours qui s'oppose à celui que l'idéologie intégriste aspire à imposer aux sociétés dans lesquelles elle avait émergée.

Ce discours opposé et que le texte médiatise, se trouve véhiculé par des personnages qui refusent d'adhérer à la pensée intégriste et de participer aux actes terroristes. Ces personnages manifestent une individualité en face des idées intégristes qui cherchent à effacer et à faire estomper les valeurs collectives auxquelles appartient l'individu. L'exemple du personnage de Hanane est très frappant. Hanane qui a manifesté son refus des idéologies intégristes. Elle voulait s'émanciper et sortir travailler malgré l'oppression et l'humiliation subies par son frère qui ne cesse de la persécuter.

Yasmina Khadra prend position par le biais du personnage de Hanane qui s'est élevée contre les idées intégristes qui projettent de s'acquérir un pouvoir par la diffusion des valeurs qui appellent à la violence et lui confèrent une légitimité par le biais de la religion qui est devenue un outil derrière lequel se dissimulent leur véritable facette. Ainsi, Hanane à travers son histoire personnelle, a subi le sort tragique ; son frère l'a poignardée. Walid qui éprouvait un faible pour Hanane avance ces propos :

« -La mort de Hanane m'avait choqué. C'était comme si elle m'avait éconduit après m'avoir longuement appâter. [...]. J'avais du chagrin pour cette fille rayonnante, tranquille et discrète. J'étais fragilisé par les déceptions qui se succédaient au chevet de mes rêves.[...]. Il me fallait coûte que coûte me reprendre en main. »p. 140. 141

« - Son monstre de frère la persécute. Il ne parle que d'interdit et de sacrilège. En vérité, il est jaloux de la voir réussir là où il n'arrête pas d'échouer. Il est jaloux de son instruction, de son poste, de sa fiche de paie. Pour cette raison, il la bat. [...] C'est sa façon à lui de la séquestrer, de l'empêcher de « flirter » avec les hommes. » p 135

Dans le premier énoncé, nous avons remarqué que *Walid* éprouve de la peine pour cette fille innocente, son seul délit, c'est qu'elle a bravé les interdits imposés par son frère. Walid avait l'intention de se ressaisir, l'expression suivante nous montre cela « *Il me fallait coûte que coûte me reprendre en main* », mais la confusion mentale dans laquelle il était plongé, l'avait conduit à devenir une autre personne et à s'opposer à la raison qui lui montre qu'il a tort et qu'il devrait se ressaisir avant qu'il ne soit trop tard.

Le deuxième énoncé est porteur des propos de la mère de Hanane qui relèvent de la colère, du mécontentement et de son impuissance face à son fils qui a beaucoup torturer sa sœur sous l'unique raison : celle d'aller à l'encontre des traditions et de la religion en oubliant que sa sœur est avant tout une femme, symbole de la terre, de la mère qui a porté l'homme dans son ventre, l'avait mis au monde dans la douleur, et voilà comment qu'elle est récompensée.

L'écriture de cet énoncé est épuré de toute sentimentalité et privée de tout ornement et de tout lyrisme, paraît aussi brut que les événements décrits. Cette absence de poésie intensifie les cruautés démontrées au cours du roman parallèlement au déroulement des événements s'accélère aussi le rythme rapide des phrases. Il se dynamise, se transforme en un élément structurant le roman.

En guise de conclusion, la production khadraïenne met à nu les différentes formes que revêt la violence générée par ces mouvements intégristes. A travers le registre familial, sont traitées les problématiques relatives à l'intégrisme ; les expressions familières ne sont que la mise en scène de deux formes de violence dont souffrent les communautés qui avaient connu ce phénomène : une violence physique qui s'accompagne d'une violence verbale.

De par l'emploi du registre familial dans *A quoi rêvent les loups*, Khadra a voulu témoigner pour des fins de dénonciation de l'Autre et au lieu d'épouser le code du réalisme socialiste, il a bouleversé les codes préexistants pour faire une entrée intempestive dans l'univers de la modernité plus mondialisée. *A quoi rêvent les loups* est l'exemple emblématique de cette innovation. Parallèlement, le souci de l'affirmation de soi se traduisait par la quête identitaire, préoccupation existentielle qui a induit la réactivation de la littérature de l'oralité porteuse de culture ancestrale.

L'auteur de ce texte s'est révélé comme étant un écrivain rebelle qui a poussé un cri de révolte contre la violence engendrée par les systèmes sclérosés qui régissent la société. Qu'il ait adopté une attitude plus ou moins violemment iconoclaste ou qu'il ait pris le parti de la critique interrogative qui donne à voir les dérives politiques et sociales. En faisant appel au registre familial, tout en se détachant de l'instant, l'écrivain conjugue travail formel et recul mémoriel.

Selon Dominique Fisher (2008 : 18) « l'écriture de l'urgence, placée sous le signe de l'anamnèse, se déroule hors de tout format fixe, aux frontières de la fiction, du récit, du récit de paroles, de l'autobiographie et de l'historiographie ». L'urgence aurait nécessairement des implications formelles, permettant de défier les nomenclatures et les démarcations génériques. Si l'urgence est impulsion, elle reste aussi liée à la volonté de remplir dans l'urgence un « devoir de mémoire ». (2008 : Ibid)

Corpus d'analyse :

khadra, Y. (2006), *A quoi rêvent les loups ?*. Julliard, Pocket.

Références bibliographiques :

Aron, P., Viala, A. A., & Saint-Jacques, D. (2002). *Le Dictionnaire du littéraire*. PUF

Baudou, J, Schleret, J-J. (2001). *Le Polar*. Larousse.

Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale 1*. Gallimard.

Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale. 2*. Gallimard.

Bourdieu, P. (1970). *Sociologie de l'Algérie*. PUF

Ducrot, O. (1974). Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique. *Revue Philosophique de la France Et de l*, 164(3).

Encyclopédia universalis, édition 2009, DVD.

Fisher, D. (2007). *Écrire l'urgence, Assia Djebar et Tahar Djaout*. L'Harmattan.

Genette, G. (1972). *Discours du récit, Figures III*. Éditions du Seuil.

Khadra, Y. (2007, 03, 06). L'Algérie entre l'éveil et le renoncement, *Le Soir d'Algérie*, p 20.

¹ Ce terme est péjoratif, il signifie le mot « frère », nous ne pouvons le dire qu'à la personne qui nous est intime.

² *Kuffar*, est un mot arabe qui désigne de personnes hâtées qui ne croient pas à la religion musulmanes.